



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome IX, Janvier 1849 – décembre 1850, SAND (George), p. 911-942

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08455-6.p.0931](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08455-6.p.0931)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INDEX DES CORRESPONDANTS ¹

ACCURSI (Michel). — 4413, 4454, 4462, 4469, 4476, 4482, 4485, 4513.

Cf. notice, t. VIII, p. 767.

AGOULT (*Marie-Catherine-Sophie de Flavigny, comtesse d'*). — 4636, 4646^D.

Cf. notice, t. III, p. 857.

ALKAN aîné (Charles-Henri-Valentin Morhange, *dit*). — 4362^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 767.

ALLART DE MÉRITENS (Hortense). — 4143, 4236, 4245^D, 4436^D, 4467^D.

Cf. notice, t. II, p. 909.

ANCESSY (Joseph-Jacques-Augustin). — 4372^D.

Violoniste, chef d'orchestre à l'Odéon, à la Comédie-Française, Ancessy était né à Paris le 25 avril 1800. Il est l'auteur de sonates pour violon et de trois opérettes jouées au théâtre des Folies nouvelles : *Estelle et Némorin*, *Jean et Jeanne*, *Un troc*. George Sand a fait sa connaissance en 1849 lorsque, en qualité de chef d'orchestre de l'Odéon, il mit en musique les thèmes berrichons qu'elle lui avait envoyés pour *François le Champi*. Il a d'ailleurs publié un *François le Champi, quadrille berrichon* (Paris, J. Meissonnier fils).

Il vint à Nohant en septembre 1857 et tint même à cette occasion un rôle dans quelques comédies. George Sand l'apprécia, au point de le recommander en ces termes à René Luguet qui espérait obtenir la direction d'un théâtre : « Si vous réussissez, pensez à *Ancessy* pour chef d'orchestre. C'est un

1. Les numéros renvoient aux lettres, et non aux pages.

vrai talent *ad hoc*, et un talent réel, complet ». (*Corr. Sand-Dorval*, p. 306.)

Il est mort à Paris, le 2 janvier 1871.

(*Dictionnaire de biographie française*, t. II.)

ARAGO (François-Victor-Emmanuel). — 4189^D, 4283, 4301, 4348^D, 4401, 4427^D, 4460^D, 4479 *bis*^D, 4536, 4606, 4679, 4694.

Cf. notice t. III, p. 860, à compléter par : G. Sand lui a dédié son roman *Le Piccinino* (1847).

ARAGO (Étienne). — 4181, 4278, 4329^D, 4678^D.

Cf. notice, t. VI, p. 923.

ARAGO (Catherine-Lovely Renol-Faget, Mme Emmanuel). — 4605, 4679.

Emmanuel Arago épouse le 4 août 1850 à Marmande Lovely Renol-Faget, née à Fauguerolles (Lot-et-Garonne) le 16 septembre 1828, fille de Pierre Renol-Faget, propriétaire, et de Catherine-Thémis Monteau.

Elle lui donnera deux enfants : Catherine-Jeanne, née le 28 mai 1851, et Pierre-Jean-François, né le 10 janvier 1862.

Elle est morte à Paris, 3, rue de la Trémoille, le 4 février 1905.

ARPENTIGNY (Casimir-Stanislas d'). — 4696.

Cf. notice, t. VII, p. 790.

AUCANTE (Émile). — 4164, 4171, 4253, 4282, 4296, 4304, 4305, 4306, 4338, 4388, 4417, 4432, 4433, 4445, 4448, 4523, 4526, 4571, 4578, 4580, 4612, 4619, 4622, 4626, 4628, 4629, 4633, 4651, 4663, 4709, 4721, 4725, 4726, 4727, 4728.

Cf. note, t. VIII, p. 769.

AUGIER (Guillaume-Victor-Émile). — 4380.

Fils de Victor Augier, et d'Anna-Honorine Pigault-Lebrun, Émile Augier est né à Valence-sur-Rhône le 17 septembre 1820. Il quitta le barreau, auquel il était destiné, pour faire des pièces de théâtre à l'instar de son grand-père Pigault-Lebrun (1753-1835), auteur de romans et de comédies sans nombre.

En 1844, il fit jouer sa première pièce, en deux actes et en vers, *la Ciguë*, qui obtint à l'Odéon un vif succès. Le Théâtre-Français qui avait rejeté *la Ciguë* s'attacha alors Émile Augier,

qui fit représenter sur cette scène plusieurs comédies, dont les plus connues sont *l'Aventurière* (1848), *Gabrielle* (1849). Peintre des vertus bourgeoises, adepte de l'école du bon sens, il a manié avec vigueur le fouet de la satire dans *le Gendre de Monsieur Poirier*, en collaboration avec Jules Sandeau (Gymnase, 8 avril 1854), *les Lionnes pauvres* (Vaudeville, 22 mai 1858), *les Effrontés* (Comédie-Française, 10 janvier 1861), *le Fils de Giboyer* (*id.* 1^{er} décembre 1862), Paul Forestier (*id.*, 25 janvier 1868), etc.

Il a collaboré avec divers amis de George Sand, les uns anciens : Jules Sandeau (*la Pierre de touche*, *le Gendre de Monsieur Poirier*, *la Chasse au roman*) et Alfred de Musset (*l'Habit vert*) ; l'autre récent : Gounod, auteur de la musique de l'opéra *Sapho* dont il écrivit le livret.

Émile Augier qui était entré à l'Académie française le 28 janvier 1858, est mort à Croissy (Seine-et-Oise, actuellement les Yvelines) le 26 octobre 1889.

George Sand avait l'intention de lui dédier *Lupo Liverani* dans l'édition projetée en 1875. On connaît actuellement cinq lettres d'elle à Augier mais il est probable qu'elle lui en écrivit davantage.

AULARD (Claude-Félix). — 4394.

Ce curieux personnage était né le 24 thermidor an 5 (11 juillet 1797) à Neuvy-Saint-Sépulcre (Indre), fils de Jacques Aulard, percepteur à La Châtre, et de Catherine-Philippine-Julie Peudefer. Il fit une carrière dans les Contributions indirectes, notamment à Angoulême, et se maria dans la région, à Montbron (Charente), le 14 mai 1818, avec Anne-Clotilde Raoul, mais les époux semblent avoir vécu séparés, au moins à partir du moment où Félix Aulard vint habiter Nohant, vers 1846. On a en effet une lettre de George Sand à lui adressée, et qui semble bien être la première, datée du 21 août 1846 (nous n'avons pu l'inclure dans le tome VII, n'en ayant eu connaissance que tout récemment ; elle figurera dans un supplément). En 1848, une proclamation de Maurice Dudevant, maire provisoire, aux habitants de sa commune, fait état des efforts « de notre concitoyen Aulard, dont le dévouement ne s'est pas démenti un instant ». Aulard, qui était alors membre de la commission administrative, prendra les fonctions de maire de Nohant-Vicq, et les gardera jusqu'en 1856.

Il deviendra un des familiers de George Sand et de Maurice, participant aux joyeuses soirées de Nohant, ce que facilitait

la proximité de son domicile situé tout près du château, de l'autre côté de la route de Châteauroux à La Châtre. Il possédait dans le bourg plusieurs maisons, des champs et des vignes.

Grand amateur de vers badins, d'acrostiches, de bouts-rimés, il était souvent l'objet de railleries (sans méchanceté) de la part des habitués, en particulier des amis de Maurice, jeunes peintres volontiers blagueurs.

Nous avons une quinzaine des lettres certainement plus nombreuses que lui adressa George Sand. Il participa avec elle au sauvetage des fresques de l'église de Vicq.

Nous n'avons pu élucider les raisons pour lesquelles il se faisait appeler baron de Kinner : il était évidemment trop jeune pour avoir pu être anobli par Napoléon I^{er}.

Il paraît avoir quitté Nohant à une date non déterminée pour aller habiter Cuzion, puis Le Pin. Mais ce n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces localités de l'Indre qu'il est mort, probablement en octobre 1878.

Il laissait un fils, Jacques-Alphonse, inspecteur d'Académie (1819-1897), lui-même père de l'historien de la Révolution bien connu, François-Victor-*Alphonse* Aulard (1849-1928).

BAKOUNINE (Michel). — 4167^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 770.

BARBÈS (Sigismond-Auguste-*Armand*). — 4163^D, 4170, 4298, 4428^D, 4582, 4625^D, 4648.

Cf. notice, t. VIII, p. 770, à compléter par : G. Sand lui a dédié *La Petite Fadette*.

BARDONNEAU (Eliza Ashurst, Mme Jean). — 4583^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 768 (au nom Ashurst).

BARET (Césaire-Marius-Marcel). — 4567.

Docteur en médecine qui soigna Mme Marliani pendant sa dernière maladie. L'adresse de son cabinet était bien à l'époque 7, rue Rumford. Plus tard, on le trouve au 10, même rue, puis au 42, boulevard Malesherbes. Les annuaires médicaux indiquent que Césaire Baret a soutenu sa thèse à Paris, en 1836, mais Baret a préféré inscrire Marcel sur la couverture de sa thèse, intitulée *Propositions sur quelques faits observés dans le Midi de la France* (thèse n° 237, t. VIII). Il était originaire de Salon, où il était né le 1^{er} mars 1813.

BEAUFILS N... — 4538^D.

Directeur de la poste à La Châtre.

BERTHOLDI (Augustine Brault, Mme Charles de). — 4151, 4161, 4207, 4292, 4395, 4404, 4444, 4529, 4563, 4579, 4645, 4665, 4715.

Cf. notice, t. VIII, p. 773.

BLANC (Auguste-Alexandre-Philippe-Charles). — 4251, 4384.

Cf. notice, t. VIII, p. 774.

BLANC (Jean-Joseph-Louis). — 4182, 4581.

Cf. notice, t. VI, p. 926.

BOGAGE (Pierre-François Touzé, *dit*). — 4200, 4204, 4210, 4213, 4216, 4243, 4258, 4263, 4295, 4307, 4309, 4321, 4326, 4327, 4328, 4342, 4349, 4354, 4364, 4366, 4371, 4375, 4383, 4396, 4409, 4414, 4418, 4423, 4440, 4442, 4453, 4458, 4463, 4477, 4478, 4481, 4490, 4498, 4504, 4514, 4518, 4533, 4545, 4556, 4564, 4566, 4570, 4574, 4587, 4588, 4591, 4594, 4598, 4601, 4609, 4617, 4621, 4624, 4627, 4637, 4639, 4642, 4647, 4655, 4660, 4666, 4669, 4671, 4672, 4673, 4674, 4675, 4680, 4683, 4686, 4692, 4695, 4701, 4703, 4705, 4708, 4710, 4712, 4716, 4719, 4720.

Cf. notice, t. IV, p. 891.

BONVIN (François). — 4656^D.

Orphelin de mère à trois ans, autodidacte, ouvrier typographe, puis employé à la Préfecture de police, puis peintre, François Bonvin, né à Vaugirard (Seine) le 22 novembre 1817, se fit connaître à partir de 1847 par des tableaux témoignant d'une observation réaliste poussée, un peu à la manière des artistes flamands.

On l'a appelé le peintre des religieuses parce qu'il peignait de nombreuses toiles montrant des intérieurs de communautés, des écoles d'orphelins. Il sait user avec bonheur et souvent d'une manière saisissante des effets d'une lumière pauvre et comme avarement mesurée. Sa couleur est triste, en général, sa gamme se tient dans les bruns, les noirs, les verts sombres, mais il réussit à être coloriste quand même. Il rappelle souvent Chardin et les Hollandais.

Il a obtenu une 3^e médaille au Salon de 1849, une 2^e à celui de 1851.

Baudelaire l'appréciait : « Parmi les artistes qui se contentent du pittoresque naturel de l'original se font surtout remarquer M. Bonvin, qui donne à ses portraits une vigoureuse et surprenante vitalité... » (*Salon de 1859*, Pléiade, p. 1074), et vantait ses eaux-fortes « laborieuses, fermes et minutieuses comme sa peinture » (*id.*, p. 1148). Il fut en relation avec Victor Borie, et c'est peut-être ce dernier qui le présenta à George Sand. Bonvin est mort à Saint-Germain-en-Laye le 19 décembre 1887.

Cf. Champfleury : *Souvenirs et Portraits de jeunesse*, Paris, Dentu, 1872, p. 147-152. — Moreau-Nélaton : *Bonvin raconté par lui-même*, Paris, Floury, 1927, ouvrage abondamment illustré de reproductions de tableaux, où l'on trouve deux lettres à Borie, d'août et octobre 1853 (p. 43-45).

BORIE (Eugène-Léonard-André). — 4555^D.

Originaire de Tulle (comme son cousin Victor Borie) où il était né le 12 mars 1821, docteur en médecine : thèse soutenue le 17 janvier 1849, à Paris, intitulée : *De la chloro-anémie* (thèse n° 10, t. II). Eugène Borie a exercé à Neuilly-sur-Seine. Il figure sur un carnet d'adresses de Maurice : « Eugène Borie, docteur, rue du Bois n° 9 à Champerret, Cne de Neuilly » (B. H. V. P., Fonds Sand, H 13).

BORIE (Alexis-Pierre-Victor-Louis-André). — 4474^D, 4550^D, 4559, 4643^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 774, à compléter par : G. Sand lui a dédié son roman *la Famille de Germandre* (1861).

BOURDET (François-Edouard). — 4367^D.

Cf. notice, t. VII, p. 792.

BOURGOING (Jeanne-Rose-Marie, dite Rozanne Petit, Mme Joseph). — 4353, 4387, 4452, 4698^D.

Cf. notice, t. III, p. 864, à compléter par : Née à Roanne (Loire) le 13 septembre 1803, morte à Paris (XVI^e) le 6 mai 1893 sous le nom de Veuve Bourgoing (n'aurait donc pas épousé Alexandre de Curton).

BOURJOT (Marie-Stéphanie Geoffroy-Saint-Hilaire, Mme Alexandre 4361^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 776.

BROHAN (Joséphine-Félicité-*Augustine*). — 4205^D, 4226^D, 4267^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 777.

BRUN (J....) — 4659^D.

Faute de trouver son adresse sur des factures, nous n'avons pu identifier ce Brun, dont le nom revient fréquemment dans les relevés de comptes adressés par Falampin et dans quelques lettres de George Sand. L'Almanach du Commerce pour 1850 donne deux Brun, marchands de vins, l'un cité Laurent de Jus-sieu et l'autre 22 port de Bercy, mais celui-ci se prénomme Louis.

CAMUS (Alexis). — 4169, 4224, 4229^D, 4261, 4687.

Employé des postes (chargeur des malles-poste au chemin de fer à Châteauroux), Alexis Camus est entré en relation avec George Sand probablement par Dessoliaire dont il se déclarait disciple, ou par Pâtureau-Francœur, dont il partageait les idées.

Ses opinions le firent mal voir de ses chefs, et il quitta l'administration pour devenir colon de George Sand de 1851 à 1857. Sa gestion ne fut pas heureuse, ainsi qu'en témoigne une note éloquent de Maurice sur l'enveloppe contenant les lettres de sa mère pour l'année 1852 : « Camus colon, Aucante régisseur, pitoyable combinaison. » (B. H. V. P., Fonds Sand.)

Nous ne savons pas exactement ce qu'il est devenu par la suite; son activité de militant lui valut probablement des poursuites et des internements : d'après un document des Archives Nationales, il serait devenu fou en prison, et sa veuve, reçut en 1882 un secours au titre de victime du coup d'État de 1851 et de la loi de sûreté générale du 27 février 1858 (F¹⁵ 4218-Indre).

CAUSSIDIÈRE (Louis-*Marc*). — 4178^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 779.

CAZAMAJOU (Angélique-*Caroline* Delaborde, Mme Pierre). — 4150, 4599, 4667.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CAZAMAJOU (Mammès-Charles-Oscar). — 4657^D.

Cf. notice, t. VII, p. 794, à compléter par : G. Sand lui a dédié son roman *Mademoiselle Merquem* (1868).

CHALLAMEL (Jean-Baptiste-Marie-Augustin). — 4464, 4510.

Cf. notice, t. V, p. 860.

CHARTON (Edouard-Thomas). — 4186^D, 4358^D, 4641.

Cf. notice, t. VIII, p. 780, à laquelle il convient d'ajouter : G. Sand lui a dédié son roman *la Tour de Percemont* (1876) et avait prévu de lui dédier *les Amours de l'âge d'or* dans l'édition complète projetée en 1875.

CHAVÉE (Honoré-Joseph). — 4459, 4484, 4494^D, 4495, 4499.

Honoré Chavée, né à Namur (alors rattachée aux Pays-Bas) le 3 juin 1815, avait été ordonné prêtre en 1838. Il quitta bientôt l'Église et se serait alors affilié à la franc-maçonnerie (*Polybiblion*, sept. 1877, p. 262.) Il entra en rapports avec G. S. en 1850, au sujet de son beau-frère Joseph Bourrotte qui se proposait comme fermier de George Sand. Il ne semble pas que toutes les lettres échangées nous soient parvenues. Il est mort en août 1877.

CHEVILLARD (Laurent-Jules). — 4276^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 780.

CLARENCE (Jean-Charles Cappua, dit). — 4343.

Fils de Charles Cappua et de Jeanne Françoise Chaulin, né à Paris le 15 février 1817, Jean-Charles Cappua a joué sous le nom de Charlait, puis sous celui de Clarence. Il sortit de l'obscurité d'abord au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il excella quelque temps dans les rôles exigeant distinction et élégance : « Rochegude, de *Mathilde*, Louis XIV de *Mademoiselle de La Vallière*, Athos des *Mousquetaires* etc, marquèrent dans sa carrière une ascension dont *François le Champi* fut le zénith. Depuis, Clarence a cessé de progresser. » (Paul Foucher, *Entre cour et jardin*, p. 550).

Il s'était mis à boire, dit-on, sans doute par défiance de lui-même, pour échapper au trac. Il est mort à Paris le 21 septembre 1866, n'obtenant plus que des rôles d'utilités, et laissant une veuve, actrice de la Gaité, sous le nom de Juliette Rose.

COLLIN (*Pierre-Adrien*). — 4315^D.

Né à Paris le 8 avril 1806, Pierre Collin est, lorsque George Sand entre en rapport avec lui, chef de Bureau, chef du secrétariat au ministère de l'Instruction publique où il était entré le 23 janvier 1821. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 6 mai 1846.

Il sera mis à la retraite le 30 décembre 1858. Son dossier aux Archives nationales (F¹⁷ 20 449) n'indique pas la date de sa mort. Il avait épousé à Paris le 23 décembre 1857 Clarisse-Eugénie Cau, veuve Collas.

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS :

M***. — bourgeois du Berry	4318.
M***. — écrivain	4389.
M***. —	4391.
M***. — de Carpentras	4422 ^D .
M***. — éditeur	4439.
M***. —	4441.
M***. — rédacteur de journal	4471.
M***. — journaliste	4479.
M***. —	4521.

DECAUDIN (*Laurent-Jules*). — 4359^D.

George Sand connaissait depuis longtemps ce Decaudin que nous avons déjà vu apparaître au tome I^{er}. Son père était architecte à La Châtre où il mourra le 5 juin 1849. Lui-même était né à Châteauroux le 17 mars 1810. Peintre, il ne semble pas avoir atteint la moindre notoriété. On ne sait même pas où aller pour voir un de ses tableaux.

Il avait été secrétaire de Félix Pyat, et en 1848 sous le gouvernement provisoire, investi de fonctions au château de Versailles. Ce qui avait suffi pour le rendre suspect à la réaction par la suite.

En 1851, lors du coup d'État, il est installé à Vierzon, marié à Céline Chicot, père de trois enfants. Présenté comme démagogue, affilié à une société secrète, en rapport avec des soldats du 9^e régiment d'Artillerie affiliés à la même société, il sera proposé par la Commission mixte du Cher pour « Algérie moins ». La décision sera « condamné à être transporté à Lambessa pour 5 ans. »

Il obtint la remise de sa peine par décret du 2 février 1853 (Arch. Nationales, BB²² 150), mais la grâce arriva trop tard. Il était mort à Lambessa, probablement en janvier 1853,

comme l'indique une note parue dans le *Charivari* du 21 janvier 1853. « Un artiste distingué, M. J. de Caudin qui s'était fait connaître par quelques tableaux d'histoire et par de bons portraits, et qui rendit compte pendant plusieurs années de l'exposition des beaux-arts, dans le *Charivari*, vient de mourir à Bône, où il avait été transporté à la suite des événements de décembre. » (Bône est probablement une erreur, car le décès n'a pas été enregistré dans les registres d'état civil de cette ville : Lambessa (Lambèse) demeure plus probable, mais n'est pas vérifiable pour l'instant.)

DEGEORGE (Frédéric). — 4185^D.

Cf. notice, t. V, p. 865.

DELACROIX (Eugène). — 4376, 4597.

Cf. notice, t. II, p. 917.

DELATOUCHE (Charles-Alexandre). — 4488, 4501, 4516^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 782.

DELAVIGNE (Paul). — 4312^D.

Cf. notice, t. VII, p. 798.

DESHAYES (Jean-Baptiste-François). — 4682^D.

Fils d'un tabletier, cet acteur est né à Paris en 1818. Il débuta en 1838 à la Gaîté sans être passé par le Conservatoire, puis passa à l'Odéon, où il tint des rôles de jeune premier pendant plusieurs années. Une de ses meilleures créations fut le Jean Bonnin de *François le Champi*.

Il se maria avec une actrice, Céline Schweich, dite Mlle Max, et fut par la suite engagé dans divers théâtres : Variétés, Porte-Saint-Martin, Ambigu, jouant des rôles marqués.

On le retrouvera en 1866 dans une pièce de George et Maurice Sand : *les Don Juan de village*, au Vaudeville (rôle de Jean Robin). Il est mort à Paris pendant la guerre, en 1870 ou 1871.

Sa femme qui avait tenu le rôle de Mariette dans *François le Champi*, le suivit sur les différentes scènes où il se produisit.

Veuve, elle passa au Châtelet et mourut en 1889.

(*Dictionnaire de Biographie française*, t. X, Deshayes-9.)

DOUELLE (Mme). — 4368^D.

Marchande de modes, 27, rue Louis-le-Grand, qui avait figuré dans notre tome VI, sous l'appellation erronée de Mme Douille.

DUDEVANT-SAND (Maurice). — 4201, 4208, 4209, 4214, 4215, 4218, 4219, 4220, 4222, 4225, 4227, 4232, 4234, 4235, 4237, 4240, 4241, 4242, 4244, 4369, 4589, 4590, 4592, 4593, 4595, 4596, 4689, 4690, 4693, 4697, 4699, 4704, 4706, 4711, 4717.
Cf. notice, t. I, p. 1004.

DUFRAISSE (Marc). — 4172^D, 4345^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 783.

DUPLOMB (Pierre-Adolphe). — 4632^D, 4652.

Cf. notice, t. I, p. 1007.

DUPONT (Jacques-Marie-Antoine-Célestin). — 4325^D.

Né le 1^{er} février 1792 à Iglesias (Sardaigne) où son père était commissaire de la marine, il avait fait ses études à Nice, puis à Turin où il reçut les ordres. En 1817, s'attachant à Mgr de la Fare (1752-1829), il vient en France et commence une belle carrière ecclésiastique : vicaire général à Sens, évêque *in partibus* de Samosate, évêque de Saint-Dié en 1830 (entre temps, il avait obtenu ses lettres de naturalité), archevêque d'Avignon en 1835, archevêque de Bourges en 1841, cardinal en 1847. Le clergé berrichon attaché à ses usages particuliers n'aimait pas beaucoup ce prélat qui exigeait une stricte observance du rit romain.

Il est mort à Bourges le 26 mai 1859.

Cf. Maurice de Laugardière, *le Clergé du Berry aux élections de 1848* (Bourges, Tardy, 1958, p. 9-19). — *Dictionnaire de biographie française* (t. XII, Dupont - 11).

DUVERGIER DE HAURANNE (Prosper). — 4144^D, 4180^D.

Publiciste et homme politique, ce Normand, né à Rouen le 3 août 1798, fils d'un député de la Seine-Inférieure, s'est implanté en Berry en devenant député de Sancerre en 1831, après avoir collaboré au *Globe*, dès 1824, avec Guizot et Rémusat, à la *Revue française* de 1826 à 1830. Il a joué un rôle important, par ses interventions à la tribune, par ses écrits, notamment dans la *Revue des deux mondes* de 1840 à 1845, dans

la *Revue française* qu'il ressuscita, et par son opposition après 1845 à la politique suivie par son ancien ami Guizot. Il se lança dans la campagne réformiste avec vigueur, et prononça des discours très sévères dans les banquets qui précédèrent la révolution de Février.

Mais celle-ci le ramena du côté des conservateurs, et même des monarchistes. Élu à la Constituante, il échoua aux élections de 1849 à la Législative, mais rentra à la Chambre à la faveur d'une élection partielle à la fin de 1850. Le coup d'État l'enleva pour un temps à la politique; il fut emprisonné, puis expulsé de France où il rentra seulement en août 1852. Il redeviendra sénateur en 1876.

Il a écrit de nombreux ouvrages de politique et d'histoire, notamment *De la révolution parlementaire et de la réforme électorale* (1846), *Histoire du gouvernement parlementaire en France* (7 volumes, 1857-1865). Il était entré à l'Académie française le 19 mai 1870.

Il est mort à Herry (Cher) le 19 mai 1887.

DUVERNET (*Charles-Benoist*). — 4132, 4136, 4138, 4140, 4148, 4159, 4179, 4198, 4203, 4275, 4293, 4330, 4373, 4416, 4443, 4560, 4576, 4604, 4613, 4623, 4634, 4685, 4724, 4729.

Cf. notice, t. I, p. 1008.

DUVERNET (*Eugénie Ducarteron, Mme Charles*). — 4160, 4272, 4339, 4356, 4390, 4435, 4461, 4527, 4560, 4585, 4631, 4685, 4722, 4723.

Cf. notice de Charles Duvernet, t. I, p. 1008.

DUVEYRIER (*Charles-Constant-Honoré*). — 4489, 4509, 4515, 4519, 4524, 4534, 4535, 4540, 4546.

Littérateur, auteur dramatique, homme d'affaires, Charles Duveyrier, né à Paris le 12 avril 1803, fit son droit, collabora au *Globe*, à l'*Organisateur*, journaux des saint-simoniens dont il avait adopté la doctrine avec conviction (il est dans la liste des « Pères », et on l'appelait alors « le poète de Dieu »). Il fut même condamné en 1832, avec Infantin et Michel Chevalier, à un an de prison, pour outrage à la morale publique.

Après la fermeture de la maison de Ménilmontant, il écrivit des pièces, en collaboration avec son frère Anne-Honoré Duveyrier, dit Mélesville (1787-1865), avec Scribe et quelques autres, collabora à de nombreux journaux et revues, *le Monde*, *le Journal des Débats*, *le Crédit*, *l'Artiste*. Créant la Société

générale des Annonces, il contribua à l'extension considérable de la publicité des organes de presse. Il fut aussi quelque temps inspecteur des prisons.

Il est mort à Paris le 10 novembre 1866.

Cf. Paul Foucher, *Entre cour et jardin* (Amyot, 1867, p. 303-309), Sébastien Charléty, *Histoire du saint-simonisme* (Hachette, 1896).

FALAMPIN (Jean-Gabriel). — 4141^D, 4142, 4155^D, 4223, 4273^D, 4284^D, 4286^D, 4405, 4421^D, 4465, 4466^D, 4472^D, 4473, 4491^D, 4505^D, 4507^D, 4611^D, 4618^D.

Cf. notice, t. V, p. 868.

FISHER (Catherine-Sophie Quirin, veuve Fisher). — 4530.

Née à Strasbourg le 2 juin 1816, Sophie Fisher a été la compagne de Pierre-Jules Hetzel pendant quelques années avant de devenir sa femme le 13 octobre 1852.

Elle lui avait donné deux enfants : Marie-Julie Janus, née à Paris le 5 janvier 1840, reconnue lors du mariage, et Louis-Jules, né à Paris le 18 novembre 1847, reconnu à la naissance. George Sand a été en relations avec elle surtout à partir de l'exil de Pierre-Jules Hetzel.

Sophie Hetzel est morte le 3 juillet 1891, cinq ans après son mari.

FLEURY (Alphonse). — 4162^D, 4192, 4291, 4638^D.

Cf. notice, t. II, p. 922.

FLEURY (Laure Decerfz, Mme Alphonse). — 4408, 4426, 4526, 4554.

Cf. notice, t. I, p. 1002 (Decerfz Laure).

FLEURY (Nancy-Lucie-Élisabeth). — 4426, 4526, 4552, 4553.

La fille aînée d'Alphonse Fleury et de Laure Decerfz est née à La Châtre le 13 décembre 1834. George Sand fut sa marraine, le 18 du même mois (église Saint-Germain de La Châtre, acte n° 147).

Sa vie fut grise et triste. Peu favorisée par la nature, elle ne trouva pas de mari. La situation de fortune de ses parents se ressentit de l'exil auquel Fleury se condamna de 1851 à 1859. Elle dut travailler, courir le cachet, donnant des leçons comme institutrice dans des familles bourgeoises.

Elle a été en décembre 1868 la marraine de Gabrielle Dudevant,

la seconde fille de Maurice (baptême protestant). Elle est morte à Paris (5^e) le 29 janvier 1889.

FIÉVÉE (Adolphe-Joseph-Simon). — 4480.

Ce Fiévée, qui entre en rapport avec George Sand au moment où celle-ci cherche de nouveaux fermiers, n'a pas été identifié sans peine. La mention portée sur l'autographe de la seule lettre connue semblait promettre une recherche facile, mais la piste se déroba longtemps. Nous avons d'abord écarté le docteur Fulgence Fiévée de Jeumont (1794-1858), bien qu'il eût des propriétés dans l'Indre, près de Buzançais et de Clion. La lecture de la table de la *Gazette des Tribunaux* nous a révélé l'existence d'un Fiévée (Adolphe-Simon-Joseph), fondateur de plusieurs sociétés (Banque militaire, Banque mutuelle d'économie et de prévoyance) qui étaient tombées en faillite (*Arch. Seine*, D¹⁰ U³ 22, faillite 4185 de 1843). L'adresse, d'après ce dossier : 13 rue Pauquet de Villejust. A cette même adresse, l'Almanach-Bottin de 1850 indiquait un Fiévée, ancien officier du génie. Ainsi avons-nous été conduit à consulter le dossier de cet officier au Service historique de l'Armée, ce qui leva tous les doutes : né à Paris le 22 juillet 1791, Fiévée était passé par l'École polytechnique et l'École d'application de Metz avant de choisir l'arme du Génie, où il n'alla pas plus loin que le grade de capitaine. Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 28 octobre 1838, il dut s'occuper d'affaires, pas toujours heureuses, comme on l'a vu. Il est mort, non à Denain, mais à Anzin, ville toute voisine, le 28 juin 1850. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 6 mars 1815.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isidore). — 4152.

Fils du grand savant avec lequel George Sand avait été en rapport en 1835 (cf. notice t. II, p. 923), Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a fait lui-même une brillante carrière scientifique. Né à Paris le 16 décembre 1805, il fut amené à faire des cours au Jardin des Plantes, comme suppléant de son père. A 27 ans, auteur d'un traité de tératologie, il était élu à l'Académie des sciences. Professeur suppléant à la Faculté des sciences de Paris, doyen de la Faculté des Sciences de Bordeaux (1838), inspecteur de l'Académie de Paris, inspecteur général de l'Université, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Paris (1850). Il enrichit beaucoup les collections du Jardin des Plantes,

fonda la Société d'acclimatation, organisa le Jardin d'acclimatation.

Il est mort jeune encore, à Paris, le 10 novembre 1861.

GILLAND (Jérôme-Pierre). — 4156, 4700, 4714.

Cf. notice, t. VIII, p. 785.

GIRARDIN (Émile de). — 4664, 4668.

Cf. notice, t. VII, p. 892.

GOUIN (Nicolas-Louis-Honoré). — 4256^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 786.

GRAVE (Angéline). — 4468^D.

Actrice qui, d'après Lyonnet, aurait débuté à Bruxelles en 1840, puis en 1841 au Théâtre-Français dans *la Fille d'honneur*, avant de jouer au théâtre de la Porte-Saint-Martin de 1848 à 1852. Son nom reparait de 1853 à 1855, sur des scènes parisiennes. On n'en sait pas davantage.

GRILLE DE BEUZELIN (Amélie-Marie-Louise Béghein, dite Mme). — 4264, 4289.

Un certain mystère entoure cette personne. Le nom sous lequel elle est connue est usurpé.

Le 17 mars 1808, naît à Paris un enfant déclaré, sous le nom d'Ernest-Louis-Hippolyte-Théodore Grille, par François-Joseph Grille, natif d'Angers, employé au ministère de l'Intérieur, âgé de vingt-cinq ans. Celui-ci reconnaît l'enfant qu'il a eu d'Amélie-Marie-Louise Béghein, native de Lille, même âge, avec laquelle il n'est pas marié.

Cet Ernest sera connu sous le nom de Grille de Beuzelin et deviendra un archéologue distingué, qui collaborera avec Mérimée à la Commission des Monuments historiques, et publiera des travaux de valeur avant de mourir prématurément le 26 février 1845.

Or le père, homme curieux et brouillon, après avoir été chef de la division des Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur, sera destitué en 1830 et deviendra bibliothécaire d'Angers en 1837, puis préfet en 1848 (très provisoirement) : des biographies détaillées qu'on a données de lui dans divers ouvrages et revues (Célestin Port, *Dictionnaire historique, géographique et bibliographique du Maine-et-Loire*, notamment) ne l'appellent

jamais Grille de Beuzelin, et ne font aucune allusion à cette paternité. Il eut d'autres enfants, d'Honorine-Charlotte-Victoire Lehadey, épousée en 1817.

Nous sommes donc en mesure de dire qu'Amélie Béghein n'est pas devenue par la suite la femme légitime de François Grille et qu'elle est morte célibataire.

Ce qui est certain c'est qu'elle fut l'amie de Solange Clésinger, qui correspondit avec elle affectueusement jusqu'à sa mort.

A l'instigation de Solange, ou de sa propre initiative, elle écrivit à George Sand, au moment où Chopin était près de sa fin, les lettres qu'on a pu lire dans ce volume. L'intention était louable; elle n'eut pas l'adhésion de la destinataire.

La prétendue Mme Grille de Beuzelin demeurait, en 1859, 104 rue Saint-Lazare, en 1870, 50 rue de Rome. Elle est morte le 17 mai 1873 à cette dernière adresse, à quatre-vingt-onze ans. Elle était née à Lille le 30 novembre 1781.

GUYOT (Jean-Noël). — 4381.

Agent général de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, qui avait son bureau 12 rue Ménars. Son fils Amédée lui succédera.

HERMANT N.... — 4508.

Personnage non identifié, dont nous savons seulement qu'il est en pourparlers avec George Sand en avril-mai 1850 pour prendre à bail une des fermes de Nohant.

HETZEL (Pierre-Jules). — 4165, 4174, 4238, 4248, 4308, 4313, 4332, 4363, 4386, 4398, 4406, 4415, 4419, 4431, 4437, 4451, 4455, 4456, 4466, 4475, 4486, 4487, 4493, 4496, 4497, 4500, 4502, 4503, 4506, 4517, 4520, 4522, 4539, 4542, 4544, 4558, 4565, 4569, 4573, 4602, 4615, 4644, 4653, 4661, 4684.

Cf. notice, t. V, p. 872.

HOUSSAYE (Arsène Housset, *dit*). — 4274, 4331, 4340^D, 4562^D, 4600.

Cf. notice, t. VI, p. 940.

JEDRZEJEWICZ (Ludwika Chopin, Mme). — 4288.

Cf. notice, t. VI, p. 941.

Jos (Geneviève Godignon, dite *Ursule*, Mme Jean). — 4316, 4324, 4586, 4603, 4610, 4614, 4731, 4732, 4733, 4734, 4735, 4736.

Cf. notice, t. VII, p. 807.

LACHAMBEAUDIE (*Pierre-Casimir-Hippolyte*). — 4337.

Né à Montignac (Dordogne), le 15 décembre 1806, fils d'un percepteur, Lachambeaudie, après des études au séminaire de Sarlat d'où il se fit exclure, eut une jeunesse agitée. Pion, employé de chemin de fer, apôtre saint-simonien, maître d'études, etc. douze métiers, treize misères. Chemin faisant il composait des chansons, des poésies, des fables : certaines lui valurent l'animosité de ses chefs et la perte de son emploi. Enfin il rencontra en 1839 une bonne âme qui finança la première édition de ses *Fables*. Désormais, il vécut (assez mal) de sa plume en collaborant aux feuilles d'opposition et en multipliant les éditions de ses recueils de *Fables*, avec des préfaces d'Émile Souvestre, de Pierre Vinçard, de Louis Jourdan, de Pierre Leroux. Leur inspiration est éminemment populaire et démocratique, ce qui est louable, mais la muse est pédestre. En 1848, il devint fort populaire, jouant et mimant ses fables dans les clubs et les banquets. Cette activité de propagandiste de l'idée républicaine lui valut quelques ennuis après les journées de juin. Enfermé à la Conciergerie, il dut son élargissement à l'intervention de Béranger, qui depuis longtemps l'avait pris sous sa protection. Ses adversaires mirent la main sur lui après le coup d'État : le 12 décembre 1851, il fut arrêté et bientôt dirigé sur le Havre, avec pour destination Cayenne. D'après Rocal, auteur de *1848 en Dordogne*, c'est Béranger et George Sand qui obtinrent une commutation de peine : Lachambeaudie fut exilé à Bruxelles, d'où il revint gracié en 1856. Nous n'avons pas trouvé de confirmation de l'intervention de George Sand en sa faveur. Il est mort à Brunoy (Seine-et-Oise) le 6 juillet 1872.

LAFONT (Charles). — 4344.

Cet auteur dramatique fécond, né à Liège (alors en France) le 16 décembre 1809, a alimenté les scènes parisiennes pendant 20 ans, seul ou en collaboration, en drames, tragédies et comédies, dont certains ont connu des succès durables.

En 1850, muni d'une autorisation donnée un peu imprudemment par George Sand, il porta à la scène *la Petite Fadette*,

avec le concours d'Anicet-Bourgeois. (Variétés, 20 avril 1850.) La pièce, très peu conforme au roman, réussit médiocrement, malgré le battage indécent fait par le directeur autour du nom de George Sand. Charles Lafont est mort à Paris le 23 janvier 1864.

LAMBERT (*Alexandre-Stanislas*). — 4352^D, 4511^D, 4650^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 789, à compléter par le renseignement suivant : « né au Mans (Sarthe) le 29 avril 1815 ».

LAMENNAIS (*Félicité-Robert de*). — 4191^D, 4285, 4730^D;

Cf. notice, t. III, p. 880.

LA ROCHE-AYMON (*Louise-Augustine-Emma Vallet de Ville-neuve, comtesse, puis marquise de*). — 4532.

Cf. notice, t. VI, p. 943.

LASSUS (*Jean-Baptiste-Antoine*). — 4374, 4410.

Lassus, né à Paris le 19 mars 1807, entra à l'École des Beaux-Arts en 1828. Élève de Labrousse, il en sortit en 1830, acquis pour toujours au style gothique. Chargé de la restauration de la Sainte-Chapelle le 1^{er} janvier 1841, d'abord avec Duban, puis seul à partir de juillet 1849, il construisit la flèche. En même temps il avait l'inspection des édifices religieux de la Seine, de la Sarthe et d'Eure-et-Loir. Il a restauré le clocher de Chartres, l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, la cathédrale Notre-Dame de Paris, dont la sacristie est son œuvre, etc.

En 1845 il est nommé architecte de Notre-Dame de Paris et fait chevalier de la Légion d'honneur. Il a construit aussi des églises nouvelles, celle de la Visitation et celle de Belleville. Il est mort à Vichy le 15 juillet 1857, laissant une *Monographie de la cathédrale de Chartres* (1843) et un ouvrage presque achevé, l'*Album de Villard de Honnecourt* (1858).

LE BARBIER DE TINAN (*Marie della Mercédès Augusta Merlin, Mme Alfred*). — 4300^D, 4335, 4355.

Fille du fameux thermidorien Merlin de Thionville (1762-1833) et d'Amélie-Charlotte de Lepel, Mercédès, née le 23 août 1814, perdit sa mère à onze ans et son père à dix-neuf. Elle fut alors confiée à son oncle, le général Christophe-Antoine Merlin, et à sa tante, la fameuse comtesse Merlin, d'origine espagnole, qui s'empressèrent de la marier.

Elle épousa le 23 avril 1834 Marie-Joseph-*Alfred* Le Barbier de Tinan, receveur des finances, qui sera destitué en 1849 pour avoir visité Barbès à Vincennes, et s'occupera ensuite de fabrication de papiers à Angoulême.

Ils eurent deux enfants : Marie-Louise-*Amélie* (1835-1899) qui épousera le professeur et écrivain Paul-Albert (1827-1880) et dont un fils, Maurice Paul-Albert, sera le filleul de George Sand; Eugène-Jean-Marie-*Maurice*-Théodose (1842-1918), père de l'écrivain Jean de Tinan.

Nous avons pour l'instant dix-sept lettres de George Sand à Mme Le Barbier de Tinan, qui est morte à Paris, le 12 décembre 1891. Cf. N. Paul-Albert, *Histoire du cimetière du Père-Lachaise*, Gallimard, 1937, p. 143-158; et aussi Edmond Plauchut, *Autour de Nobant* (Calmann-Lévy, 1898), qui a donné sans s'en apercevoir quatre lettres de Barbès à Mme Le Barbier de Tinan mêlées à celles que l'exilé adressait à George Sand.

LEROUX (Pierre). — 4561^D.

Cf. notice, t. III, p. 882, et IV, p. 912.

LIOTARD (Jean-Louis Bayot, *dit*). — 4402^D.

Nous ne savons que peu de chose sur cet abbé. Il était né le 9 août 1799, mais on ne sait où, peut-être dans le diocèse de Valence. Ancien aumônier de régiment, prêtre enseignant à Romorantin, puis curé de Montierchaume (Indre), de Germigny-l'Exempt (Cher), de Montlevic, de Montipouret (Indre), de Mareuil-sur-Arnon (Cher), il s'avoua républicain lors des élections de 1848, publia une brochure de ton assez vif *contre* les candidatures de prêtres.

Il attira ainsi sur lui l'attention inquiète de la réaction. Le préfet, en 1849, demandait son déplacement et l'obtenait, Liotard passant à Reigny (Cher). Même dans cette nouvelle paroisse il fut l'objet de la persécution. Après avoir résisté, le cardinal Dupont lui enleva ses pouvoirs en 1850. Il se retira à Saint-Amând. On sut le retrouver après le coup d'État. Il fut expulsé et se rendit à Londres. Voici comment il était jugé par une note de police : « Bayot, *dit* Liotard, 52 ans, ex-prêtre. Célibataire. Prêchant les doctrines les plus blâmables en politique, en religion et en morale. Habile, ayant révolutionné toutes les communes qu'il a administrées avant d'être interdit. Caractère violent. Intelligent, souple et très dangereux. Moralité plus que suspecte. » (Arch. Cher U. 85.)

En 1852 George Sand intervint en sa faveur. On perd sa trace ensuite.

Cf. Maurice de Laugardière, *le Clergé du Berry aux élections de 1848*, Tardy, 1958 (p. 49-54 et 105-112).

LUGUET (Dominique-Alexandre-Esprit Bénéfand, dit René). — 4230, 4239, 4378.

Petit-fils de la Malaga, danseuse de corde fameuse, fils de Thérèse-Joséphine-Sextidi Bénéfand, comédienne de tournées provinciales, et de père non désigné, le jeune Bénéfand, né à Paris le 1^{er} février 1813, monta sur les planches de bonne heure avec des troupes ambulantes. C'est en Belgique probablement qu'il rencontra Marie Dorval et fut son partenaire, en 1841. Son partenaire et son amant. Il épousa l'année suivante, le 27 décembre 1842, la fille de sa maîtresse, Philippine-Caroline Allan, qui lui donna cinq enfants : Georges, qu'adorait Marie Dorval et qui mourut avant d'avoir atteint sa cinquième année (9 novembre 1843-16 mai 1848), Marie, Jacques dont il sera question plus tard, René fils et Marguerite.

René Luguët, qui prit ce nom lorsque sa mère eut épousé l'acteur Joseph-Michel Luguët, fut un acteur gai et spirituel qui fit rire des générations de spectateurs au Gymnase (1842), au Palais-Royal (1845), au Vaudeville (1851-1852) où il joua le rôle de Gaston de *la Dame aux camélias* à la création, puis de nouveau au Palais-Royal à partir de 1853. Il devint régisseur de ce théâtre sans cesser de jouer. Boute-en-train, intarissable, il écrivit aussi des monologues en vers, des chansons, la plupart gaillardes et gauloises.

Il est mort le 26 mars 1904 à la maison Galignani, à Neuilly. Cf. Félix Galipaux, *les Luguët* (Félix Alcan, 1929) qui publie une partie des *Mémoires* de Luguët. — *Correspondance de George Sand et Marie Dorval*, p. p. Simone André-Mauvois (Gallimard, 1953).

LUGUET (Philippine-Caroline Allan-Dorval, Mme René). — 4230.

Fille de Marie Dorval et d'Alexandre Piccini (1779-1850), compositeur et chef d'orchestre, elle est née à Paris le 11 décembre 1821. Elle devient Mme René Luguët en 1842 (voir notice consacrée à son mari).

De faible santé, elle mourra le 9 juin 1871 à Paris.

George Sand l'aimait beaucoup et l'aïda de multiples façons. Elle viendra passer, avec ses enfants, des vacances à Nohant, pendant plusieurs années.

MANCEAU (*Alexandre-Damien*). — 4662^D, 4688^D, 4702, 4707^D.

Né à Trappes (Seine-et-Oise), le 3 mai 1817, Manceau apprit l'art de la gravure sur cuivre. C'est ce qui le mit en relation avec Maurice Dudevant-Sand en 1848.

Venu à Nohant à la fin de 1849 pour quelques mois, il y resta 15 ans.

Il était devenu très vite l'amant de George Sand, son secrétaire et homme de confiance. De plus il était un appoint précieux pour le théâtre de Nohant, sachant tenir un rôle, faire parler les marionnettes, diriger les acteurs de chair, servir de régisseur et de décorateur.

Il continuait en même temps de se servir du burin, et il a gravé, outre le portait bien connu de George Sand par Couture, ceux de Béranger et du docteur Phillips, un *Napoléon à Fontainebleau* d'après Paul Delaroche, un *Hamlet* d'après de Rudder, paru dans *l'Artiste*. On lui doit encore la gravure des dessins de Karl Bodmer pour un *Voyage dans l'Amérique du Nord*, et celle des fort plaisantes illustrations de *Masques et Bouffons*, de Maurice Sand.

Il fut aussi l'auteur d'un acte en vers, *Une journée à Dresde*, que l'Odéon joua le 13 janvier 1864 en lever de rideau, pour faire plaisir à George Sand.

La maisonnette de Gargilesse fut achetée par lui.

Lorsque George Sand abandonne Nohant à Maurice et à Lina, en 1864, il s'installe avec elle à Palaiseau, déjà malade, dans une maison qui fut acquise à son nom.

Il y mourut, rongé par la tuberculose, le 21 août 1865, à 6 heures du matin.

George Sand lui a dédié quatre ouvrages : *le Diable aux champs* (1857), *Plutus* (1864), *Lettre d'un voyageur (Impressions de lecture et de printemps)* (1865), *la Coupe* (1865).

MARÉCHAL (*Maric-Lucie Delaborde, Mme Amand-Jean-Louis*). — 4377.

Cf. notice, t, III, p. 886.

MARLIANI (*Charlotte de Folleville, Mme Emmanuel*). — 4147^D, 4255^D, 4287^D, 4320^D, 4322^D, 4351^D, 4365^D.

Cf. notice, tome III, p. 886.

MARTIN (*François-Louis-Silvestre-Fulbert*). — 4425, 4557.

Fils de François Martin, huissier, et d'Adélaïde Taillefert, Fulbert Martin naquit à Mézières-en-Brenne (Indre) le

16 mars 1809. Avoué, puis avocat à La Châtre, il fut amené à Nohant par Émile Aucante, semble-t-il. Ses fermes opinions républicaines ne pouvaient pas lui en fermer les portes. En 1852, il sera condamné par la Commission mixte de l'Indre à l'éloignement momentané du territoire. Voici les attendus : « Célibataire perdu de dettes, réduit à la dernière détresse par son inconduite. Secrétaire du gouvernement provisoire dans le Cher en 1848. Se disant décoré de juillet. A quitté La Châtre dans la 1^{re} quinzaine de décembre. Il est retiré à Bourges — a demandé passeport pour Belgique. Arrêté à Paris. » (*Arch. Nat.* BB³⁰ 399.) George Sand est intervenue en sa faveur. Il se rendit à Londres, semble-t-il, puis à Madrid, où il serait mort en avril 1864, *peut-être* par suicide. Il avait une sœur mariée à M. Ysabeau, professeur, qui avait été nommé principal du Collège de La Châtre en septembre 1848.

MARTIN (Bon-Louis-Henry, dit Henri). — 4311^D, 4370^D, 4420^D.

Cf. notice, t. V, p. 884, à compléter par : G. Sand lui aurait dédié *A propos des Charmettes* (1865) dans l'édition projetée des *Œuvres complètes*.

MATHIEU (Alexandrine). — 4547.

Écrivain obscur que George Sand a dû recommander en 1850 à Charton, directeur du *Magasin pittoresque*.

On ne trouve d'elle au catalogue de la Bibliothèque nationale qu'un seul ouvrage : *Aux femmes françaises. Causeries sur les femmes célèbres de l'histoire générale* (Sandoz et Fischbacher, 1875), compilation dépourvue d'intérêt qui se trouvait dans la bibliothèque de George Sand (lot 90).

MAZZINI (Giuseppe). — 4157^D, 4166, 4249, 4268, 4270, 4280, 4310, 4333, 4411^D, 4412, 4449, 4607, 4620, 4630.

Cf. notice, t. V, p. 885.

MEUNIER (Pierre-Jacques). — 4158^D.

Fils de Pierre Meunier, notaire, et de Marie-Louise Petit, né à Sancerre (Cher) le 25 ventôse an 3 (15 mars 1795), avocat dans sa ville natale, puis banquier, Meunier devint sous-préfet de Sancerre en 1830, préfet des Basses-Alpes en 1835, de la Corrèze en 1838, du Cher en 1849 remplaçant Planet, l'ami de George Sand. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

Nommé préfet du Gers, il sera révoqué le 27 novembre 1851 (*Arch. Nat.* F¹ B¹ 167²¹). On ignore ce qu'il est devenu par la suite.

Il avait épousé une sœur d'Odilon Barrot, Sophie.

MICHELET (Jules). — 4492, 4512, 4525.

Cf. notice, t. VI, p. 947.

MIGNET (François-Auguste-Marie). — 4146^D.

Grand historien, né à Aix-en-Provence le 8 mai 1796, condisciple et ami de Thiers, avec lequel il suivit les cours de droit à Aix. Il abandonna le barreau pour la littérature, gagna Paris où il collabora d'abord au *Courrier français* tout en professant à l'Athénée des cours d'histoire qui le mirent en vedette.

Le premier ouvrage qu'il publia fut une *Histoire de la Révolution française* (1824). Fondateur avec Thiers et Armand Carrel du *National*, il entra dans l'opposition active au gouvernement de Charles X.

Nommé après 1830 conseiller d'État et directeur des archives au ministère des Affaires étrangères, il devait perdre ces fonctions en 1848.

Membre de l'Académie française en 1836, commandeur de la Légion d'honneur en 1840, il a publié de nombreux ouvrages historiques, collaboré à la *Revue des deux mondes*, au *Journal des Savants*, etc. Il est mort à Paris le 24 mars 1884.

George Sand n'avait pas pour Mignet historien une grande considération. Elle le critique vivement dans un de ses Carnets, à propos de l'*Histoire de la Révolution française*, qu'elle avait dans sa bibliothèque (n° 603) : elle lui reproche dans ce texte de désigner le peuple par le mot de *multitude* qui implique une nuance péjorative, et d'être trop indulgent pour Louis XVI. (« Pensées littéraires », B. N., N. a. fr. 13 644, publié par Pierre Reboul, *Revue des Sciences humaines*, oct.-déc. 1954, p. 345-361.) Cf. Édouard Petit, *François Mignet* (1889).

MOREAU DE JONNÈS (Alexandre). — 4202, 4346^D.

Ils sont deux qui portent le même prénom : le père (1776-1870), un des premiers statisticiens français, et le fils, qui nous occupe.

Celui-ci, né à la Martinique en 1808, devint chef de bureau au ministère des Finances. Il était chef de cabinet du ministre en 1849, au moment où George Sand entra en rapport avec lui. Il a publié quelques ouvrages et collaboré à *la Presse*.

Il est mort à Passy le 20 juillet 1878.

MORNEAU (Jean). — 4303^D.

Né à La Châtre le 22 vendémiaire an 10 (14 octobre 1801), mort dans la même ville le 12 avril 1851, il a été le fournisseur et le voiturier de George Sand pendant de nombreuses années. Son créancier aussi, en 1848-1850.

Il a été marié deux fois, d'abord à Marie-Angèle Lainé, puis à Marie Gorgeon.

Un de ses fils, Jean-Anatole, marié à Euphrosine-Mélanie Mounier, sera le père de Marie (dite Marinette) Morneau, qu'épousera le 28 avril 1888 l'écrivain Jules Renard.

MULLER-STRUBING (Hermann). — 4654, 4685.

Né à Neubrandenbourg, dans le grand duché de Mecklembourg-Strelitz (Allemagne), le 27 août 1812, Hermann Müller-Strübing s'était très tôt mêlé aux mouvements révolutionnaires de son pays. Sa participation à la journée du 3 avril 1833 à Francfort lui valut une condamnation à mort, heureusement commuée en détention à perpétuité. Il passa ainsi sept ans dans les geôles, avant qu'une amnistie le libérât le 20 août 1840. Ce ne furent pas des années perdues, car il y poursuivit des études approfondies qui firent de lui un helléniste distingué, capable de traduire Homère à livre ouvert, en même temps qu'un musicien.

Lors des soulèvements de 1848, il ne fut pas des derniers à y prendre part, ce qui lui valut une seconde condamnation à mort. Il vint en France, mais la tournure des événements l'incita à s'éloigner de Paris, qui ne devenait pas un refuge assuré pour un étranger que la police avait à l'œil (il avait participé à l'échauffourée du 13 juin 1849). Amiral George Sand, qu'il connaissait par les Viardot, et invité par elle, il vint à Nohant où il demeura quelques mois.

Certaines lettres à Hetzel permettent de penser qu'il y eut entre eux une brève liaison, terminée d'un commun accord sans que l'amitié en souffrit. En septembre 1850, Müller alla chez les Duvernet comme précepteur des enfants. Il devait quitter La Châtre et la France en septembre 1852, pour passer en Angleterre. Il termina ses jours le 14 août 1893 à Londres, dans la misère.

Il avait continué à être en correspondance avec George Sand pendant plusieurs années. Des lettres qu'elle lui adressa, peu ont été conservées.

Il était très grand et d'une force athlétique dont les Mémoires de Louise-Héritte Viardot donnent un exemple saisissant :

« Je me souviens qu'il s'amusait à me mettre debout, toute raide sur sa main, et à me soulever à bras tendus à la hauteur de son épaule ». (Elle avait alors sept ans).

Il était déjà esclave de l'alcoolisme à cette époque.

Cf. *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft*. Bd. 95 (Biographisches Jahrbuch 1897), 1898, p. 88-100. — Louis Hérítte de la Tour, *Une famille de grands musiciens*, Stock, 1922, p. 84-85.

PAGNERRE (Édouard). — 4551.

Cf. notice, t. VI, p. 949.

PAPET (Gustave). — 4262, 4290, 4314.

Cf. notice, t. I, p. 1012.

PASSY (Hippolyte-Philibert). — 4195, 4347^D.

Hippolyte Passy, qui a laissé la réputation d'un économiste de valeur, était né à Garches (Seine-et-Oise) le 16 octobre 1793. Officier de cavalerie à la fin de l'Empire, il démissionna en 1815 et se tourna vers la politique. S'inscrivant au parti libéral, écrivant des articles dans *le National*, il militait dans l'opposition avant 1830. Après la révolution de Juillet, Louviers l'élut comme député. Rapporteur du budget, il eut le portefeuille des Finances dans le ministère Bassano dit des Trois Jours en novembre 1834, celui du Commerce dans le 1^{er} ministère Thiers (février-septembre 1836); à nouveau celui des Finances dans le 2^e ministère Soult (mai 1839-octobre 1840), dans les 2 ministères Odilon Barrot (décembre 1848-octobre 1849).

C'est à ce moment que George Sand le sollicite en faveur de Bertholdi.

Après le coup d'État, Passy rentra dans la vie privée. Il fut membre de l'Académie des Sciences morales et politiques (1838), commandeur de la Légion d'honneur (1845).

Il est mort à Paris le 1^{er} juin 1880, laissant plusieurs ouvrages d'économie politique qui firent longtemps autorité.

PATUREAU (Jean, dit Pâtureau-Francœur). — 4252^D, 4299^D, 4336^D, 4385, 4549^D.

Petit vigneron, coquetier et marchand de fromages ambulant Jean Pâtureau-Blondet, dit Francœur, qui était né à Châteauroux le 10 juin 1809, avait acquis une grande influence sur les

travailleurs des faubourgs de la ville, en particulier sur les vigneronns, nombreux et remuants à cette époque. Autodidacte intelligent, bien disant, plus instruit qu'on ne l'était dans son milieu, en général, il propageait les idées républicaines avec efficacité. Ce n'était pas un braillard, il parlait toujours avec décence et mesure. Sa popularité était grande. Il avait l'art de persuader et de convaincre : « Nul homme ne parlait mieux, avec plus de sens, plus de bonhomie et plus d'esprit », a dit de lui George Sand dans un article nécrologique bien propre à faire aimer cette figure d'homme du peuple à la fois naïf et supérieurement doué, qui correspondait avec Lamennais, écrivait des articles bien tournés, et tout cela sans quitter sa blouse et ses sabots, même au temps où il fut maire. Car il fut maire de Châteauroux en 1848. La bourgeoisie de la ville ne le lui pardonna jamais. Il avait fait passer sur elle le vent des défaites. Aussi fut-il ensuite cruellement persécuté. En 1852 la Commission mixte de Châteauroux le condamna à « Algérie plus » : « Ambitieux et rusé... Très dangereux par son action désastreuse sur les vigneronns. A essayé de soulever la population après le 2 décembre... Ne mérite aucune indulgence. » (*Arch. Nat.* BB³⁰ 399.) L'intervention de George Sand le fit gracier, mais on sut bien le rattraper en 1858, après l'attentat d'Orsini. Cette fois, il partit pour l'Afrique sans espoir de retour. Là-bas, près de Gastonville, dans la province de Constantine il s'établit avec sa famille dans une ferme qu'il exploita avec succès. Il y écrivit un traité pour la culture de la vigne. C'est là qu'il est mort le 8 avril 1868. Il n'avait pas cessé de correspondre avec George Sand. Cf. l'article de G. S. dans *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, p. 334-351.

PERDIGUIER (Agricol). — 4187.

Cf. notice, t. V, p. 887.

PERDIGUIER (Lise Marcel, Mme Agricol). — 4139, 4350, 4397.

Cf. notice, t. V, p. 887.

PÉRIGOS (Ernest). — 4265, 4266, 4341, 4392.

Cf. notice, t. VIII, p. 794, à compléter comme suit : G. Sand voulait lui dédier *les Sept Cordes de la lyre* si l'édition complète prévue en 1875 avait vu le jour.

PÉRIGOIS (Marguerite-Angèle Néraud, Mme Ernest). — 4266.

Fille de Jules Néraud (voir notice t. II, p. 929); Angèle, née à La Châtre le 6 novembre 1830, avait épousé le 7 juin 1847 Ernest Périgois à qui elle donnera quatre enfants.
Elle est morte à La Châtre le 25 août 1917.

PETETIN (Anselme). — 4297^D, 4302^D, 4334, 4393^D, 4400^D, 4568^D.

Cf. notice, t. V, p. 888.

PHILLIPS (Charles-Victor-Joseph). — 4246.

Né le 30 avril 1811, à Liège, où il fut reçu docteur le 18 mai 1833, et professa jusqu'en 1840, Charles Phillips vint ensuite s'installer à Paris, rue de la Victoire, comme chirurgien. George Sand le consultera aussi en 1854 pour le père Jos.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages médicaux : *Du bégaiement et du strabisme* (1841), *Traité des maladies des voies urinaires* (1859) etc.

Il est mort à Paris le 19 décembre 1870.

Cf. *Biographie nationale* [de Belgique], t. 17, col. 363-368.

PICHON (Jean). — 4446^D, 4649^D,

Né à Nohant-Vicq le 21 mars 1821, Jean Pichon est agent général d'assurances à Paris, rue Geoffroy-Marie n° 1. Ami de Barbès, qui lui a écrit de nombreuses lettres (voir B. N., Mss, N. a. fr. 24910, fol. 77 à 109), il a servi de boîte aux lettres à George Sand dans sa correspondance avec le proscrit. Nous connaissons une vingtaine de lettres de G. S. à lui ou à sa femme Marie.

PINSON (B...). — 4434^D.

Restaurateur parisien, qui avait succédé à Hédon, installé en face du café Procope, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (devenue la rue de l'Ancienne-Comédie) auquel George Sand demeurera fidèle presque toute sa vie.

Elle a parlé de ce restaurant en termes flatteurs dans son roman *Horace*, au chapitre 2 : « ... la cuisine de M. Pinson est excellente, très saine et à bon marché; son petit restaurant est le rendez-vous des jeunes aspirants à la gloire littéraire et des étudiants rangés ».

Il n'était pas inconnu de Balzac : Théodose de la Peyrade et Cerizet y dînent un soir pour 47 francs (*les Petits Bourgeois*).

Ce repas devait être pantagruélique, car George Sand y faisait aussi des dîners... à dix sous. (Cf. t. II, p. 749.)

PLANET (Gabriel Rigodin-Planet, *dit* Planet). — 4177^D, 4188, 4281, 4294, 4635^D.

Cf. notice, t. I, p. 1013.

PLAUCHUT (Edmond). — 4153.

Cf. notice, t. VIII, p. 795, à compléter par : G. Sand lui a dédié son roman *Malgré tout* (1870).

PONCY (Louis-Charles). — 4137, 4217, 4260, 4269, 4271, 4319, 4424, 4438, 4450, 4457, 4541, 4572, 4577, 4608, 4713.

Cf. notice, t. V, p. 890, à compléter par : G. Sand lui a dédié sa nouvelle *Marianne* (1876).

RACHEL (Elisa-Rachel Félix, *dite*). — 4382.

Cf. notice, t. V, p. 891.

RAYER (Pierre-François-Olive). — 4379^D.

Cf. notice, t. VIII, p. 796.

RAYMOND (abbé Antoine). — 4277^D.

Né dans la Haute-Loire, à Aurec, le 12 août 1806, Antoine Raymond, ordonné prêtre à Bourges en 1831, enseigna d'abord au Grand Séminaire, puis fut nommé le 31 décembre 1833 curé de Notre-Dame dans cette ville; il devait le rester jusqu'à sa mort, le 9 mai 1876, « aimé et respecté dans tous les milieux pour sa bonté, son amabilité, la largeur et la culture de son esprit ».

En 1848, il avait d'abord été porté sur une liste de candidats par l'Assemblée générale de Fraternelle Union, composée de tous les chefs d'ateliers et ouvriers de toutes corporations. Mais cette investiture ne fut pas maintenue, et Raymond n'obtint que 4674 voix, ce qui le mettait au 19^e rang. Aux élections à la Législative de mai 1849, il ne fut pas plus heureux. Chanoine honoraire en 1861, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1862.

Cf. *Semaine religieuse du Berry*, 1876, p. 244-248; — Maurice de Laugardière, *le Clergé du Berry aux élections de 1848*, Bourges, Tardy, 1958, p. 57-64 et 115-116.

Rédacteur de *la Presse*. — 4399.

RICHARD (Jean-David). — 4575.

Cf. notice, t. III, p. 895.

ROCHEMUR (Jean-Louis Carra, comte de). — 4190, 4196.

Jean-Louis Carra de Saint-Cyr, comte de Rochemur, né à Lyon le 25 frimaire an 5 (15 décembre 1796), est connu de George Sand depuis 1835 : ils avaient noué des relations lorsqu'ils habitaient la même maison du 19 quai Malaquais.

Il avait épousé le 22 mai 1829 Moïna Le Lièvre de La Grange, veuve du duc de Caylus (cf. notice, t. V, p. 892), qui meurt le 13 mars 1844.

En 1849, il semble appartenir à l'entourage du ministre des Finances Hippolyte Passy.

George Sand le sollicite pour Bertholdi; elle aura encore recours à lui en 1852 en faveur du même protégé.

Le comte de Rochemur est mort à Paris le 3 septembre 1858 (10^e arr^t ancien).

ROCHERY (Paul.) — 4447^D.

Fils d'un commerçant de Bordeaux, où il était né le 2 novembre 1820, de Armand-Rose-André Rochery et de Olympe Enouil de la Chenellière (nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. J. Yvon, conservateur en chef de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, auquel nous adressons nos remerciements).

Il a probablement fait la connaissance de George Sand à la *Revue indépendante*, où nous trouvons sa signature, pour la première fois, semble-t-il, le 25 mai 1844, sous un article consacré à George Sand. Il donnait aussi à la *Revue du Lyonnais*, à la même époque, des articles de critique littéraire. Il écrit dans le journal *la République* en 1850. Avec Jules Leroux et Nétré, il dirige la *Revue sociale*. Il a collaboré à la *Politique nouvelle*. Gustave Lefrançais, dans ses *Souvenirs d'un révolutionnaire*, s'exprime ainsi sur son compte, dans une énumération des personnes qu'il rencontrait chez Pauline Roland : « Le citoyen Rochery, petit rentier qui regrette amèrement de n'être pas assez riche pour aider Viard à réaliser ses rêves de journal. Il s'occupe à condenser en un volume les « théories sociales » de Mably. » C'est le seul ouvrage qu'ait publié Rochery (*Théories sociales et politiques de Mably*, Sandré, 1849.)

Il a épousé, à une date que nous ignorons, Wilhelmine de Jayemann, qu'on appelait « trop-bête » dans l'entourage de George Sand.

Nous ignorons la date de sa mort.

ROCHET (abbé Jean-Georges). — 4403.

Cf. notice, t. III, p. 896.

ROLLINAT (François). — 4360^D, 4483^D.

Cf. notice, t. II, p. 934.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin). — 4430.

Cf. notice, t. II, p. 935.

SIMONNET (*Théophile*-Guillaume). — 4133, 4135, 4259.

Cf. notice, t. VI, p. 955.

STANSFELD (Caroline Ashurst, Mrs James). — 4584.

Jeune Anglaise, fille de William-Henry Ashurst (1792-1855), *solicitor*, et sœur d'Eliza (sur laquelle nous avons donné une notice au t. VIII, p. 768). Elle épousa James Stansfeld.

Elle aussi fut en relations amicales avec Mazzini et Louis Blanc. Elle arriva un jour à Nohant, envoyée par ce dernier, à la fin de juillet 1849. George Sand, sur le point d'aller chez son ami Planet, à Planet, près d'Aigurande, emmena avec elle cette visiteuse inattendue.

SUE (Marie-Joseph, *dit* Eugène). — 4154^D, 4173^D.

Cf. notice, t. VI, p. 955.

THAYER (Édouard). — 4531^D, 4543^D.

Fils d'un riche Américain établi en France pendant la Révolution française, James Williams-Thayer, créateur du passage des Panoramas, et d'une Anglaise, Édouard Thayer naquit à Paris le 19 mai 1802. Il fut élève de l'École polytechnique, fit ensuite avec son frère Amédée, le comte de Montalivet, Duvergier de Hauranne et le duc de Montebello un voyage en Italie, pour son instruction, puis alla passer six mois en Angleterre.

Il entra au Conseil d'État, fut nommé, en 1849, directeur général des Postes. Par décret du 19 décembre 1853, il entrera au Sénat. Il avait épousé la fille du général Arrighi de Casanova, duc de Padoue. Son frère Amédée-Gourcy (1799-1867) était le gendre du général Bertrand.

Édouard et Amédée, nés protestants, se convertirent au catholicisme. Édouard est mort à Fontenay-les-Briis (Seine-et-Oise, aujourd'hui Essonne) le 11 septembre 1859.

THORÉ (Théophile). — 4175, 4233.

Cf. notice, t. IV, p. 922.

VAILLARD (Adolphe). — 4691.

Chef d'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin lorsque George Sand y fait jouer *Claudie*.

On connaît de lui *Claudie moissonneuse*, quadrille berrichon.

VALLET DE VILLENEUVE (François-René, comte). — 4134, 4228, 4407, 4548, 4658, 4718.

Cf. notice, t. I, p. 1019.

VIARDOT (Louis-Claude). — 4149, 4176, 4184, 4194, 4197, 4199, 4212, 4221, 4250, 4257.

Cf. notice, t. IV, p. 925.

VIARDOT (Pauline Garcia, Mme Louis). — 4168, 4183, 4193, 4199, 4206, 4211, 4247, 4279^D, 4357, 4429, 4640^D, 4670.

Cf. notice, t. IV, p. 904 (au nom de Garcia Pauline).

VILLETARD (Clotilde-Élisabeth Maréchal, Mme Camille). — 4231^D.

Fille d'Amand-Jean-Louis Maréchal et de Lucie-Marie Delaborde, et en conséquence cousine germaine de George Sand, Clotilde, née à Paris le 10 fructidor an 13 (28 août 1805), avait épousé en 1826 en premières noces, Auguste Dacher (1795-1845), officier de cavalerie.

Veuve, elle se remarie le 20 juillet 1846 avec Saint-Cyr dit Camille Villetard (1800-18..) employé au ministère de la Guerre, parent de Martineau-Deschenez. Elle a au deux enfants de sa première union : Léonide-Marie (1829-1842) et Camille (1839-18..) et du second lit une fille qui vécut peu. George Sand a parlé d'elle avec beaucoup d'affection dans *Histoire de ma vie*, en plusieurs passages. Malheureusement, la correspondance qu'elles ont échangée ne s'est pas retrouvée. Clotilde est morte le 31 mai 1859 à Paris (1^{er} arr^t ancien).

VILLEVIEILLE (Léon). — 4537^D.

Employé des postes et artiste peintre, Léon Villevicille, né à Paris le 12 août 1826, était employé à la poste de Châteauroux lorsqu'il entra en relation avec George Sand. Ses opinions politiques lui facilitèrent l'entrée dans le milieu de Nohant, autant que ses dons artistiques. Il peignit de nombreux paysages du Berry et fut en outre embauché par Maurice pour son théâtre : il joua dans de très nombreuses pièces entre février 1850 et août 1851.

Surnommé Palognon ou Paloignon, il apparaît souvent dans la correspondance. Il est fort probable que George Sand lui a écrit plus de lettres qu'il n'en subsiste.

Il est mort jeune, le 29 juin 1863 à Paris, laissant une production assez abondante.

Cf. *Catalogue de la vente Léon Villevicille du 7 décembre 1863* (notice de Charles Yriarte).